## **▲NDRÉ THIÉBLEMONT**

# Les traditions dans les armées : le jeu de la contestation et de la conformité

#### Traditions et culture

Les militaires ne sont pas muets. Ils ne cessent de se raconter. Mais leur langage est autre. Il emprunte celui des signes et des rites. Ainsi de l'uniforme porté, qui peut raconter une histoire de vie aux initiés: histoire uniforme d'un fonctionnaire sous l'uniforme lorsque rien dans la tenue et sur la tenue ne vient accrocher le regard (sinon une tache rouge ou bleue qui ne doit plus grand-chose à l'honneur ou au mérite et pratiquement tout aux années sans histoire passées sous l'uniforme), histoire mouvementée du soldat, lorsque certaines rides du visage, le basané de la peau, une posture, un ton de voix renvoient à des signes et insignes, qui attirent le regard des initiés, témoignent d'expériences originales et au-delà d'un style de vie, de références à une communauté militaire, à sa culture.

L'observation est transposable aux signes et aux rites par lesquels une collectivité militaire exprime ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle veut être. Sous peine de passer à côté d'un aspect essentiel de la société militaire, le fait traditionnel ne peut être réduit à une quincaillerie d'objets ou à une collection de rites, jugés plus ou moins désuets selon l'air du temps. Les traditions militaires constituent un langage. Que dit ce langage, qui l'utilise et pourquoi?

La première interrogation renvoie aux contenus culturels véhiculés par ces signes ou par ces rites, par des symboles : « unités de stockage » (1) de la mémoire militaire, qui s'épuisent et se renouvellent

(1) Selon l'expression utilisée par V.-W. Turner, Les tambours d'affliction, Gallimard, 1972, p. 12.

en s'alimentant à une histoire vécue et colportéc — pas toujours celle des livres d'or —, qui articulent des croyances, des mythes ou des fragments de mythes. Ces contenus sont en fait peu connus. Mais à moins d'éradiquer les mémoires, ils constituent des phénomènes incontournables. Leurs ineidences sur les aléas de la politique militaire sont probables. La « guerre des boutons » existe. La boutade a quelques fondements. L'épopée qui nourrit l'imaginaire de nos troupes d'élite les projette plutôt hors d'Europe : « Adieu vieille Europe, que le diable t'emporte » (2). A Saint-Cyr, on n'a jamais rêvé du désert des Tartares. Peut-être y a-t-il quelques antinomies entre une logique de dissuasion nueléaire qui projette un futur de non-bataille ct une mythologie saint-cyrienne qui, se structurant à partir d'expériences ancestrales d'aventures et de batailles, a impressionné et continue à impressionner des générations d'officiers. Certains peuvent le regretter. Mais l'armée de Terre ne dispose ni de l'air ni de la mer pour faire rêver ses hommes. Il faut peut-être admettre qu'à moins de la supprimer ou de cautériser son passé, ses responsables auront toujours quelques difficultés à gérer un projet de « non-guerre » sans y introduire quelques signes tangibles indiquant l'espoir d'une aventure ou d'une bataille.

Ces quelques indications sommaires laissent deviner la puissance des contenus culturels véhiculés par les traditions militaires. Ces contenus ne sont pas non plus dépourvus de sens si on les rapporte aux contextes sociaux dans lesquels ils sont exprimés. Ils sont consciemment ou non manipulés, instruments de cohésion, de glorification du corps militaire ou, à l'inverse, prétextes à contestation, à libération des contraintes hiérarchiques. D'où la seconde interrogation: qui utilise le langage traditionnel, qui produit du sens, vers qui et pourquoi?

# Traditions et organisation

Répondre à cette série de questions, c'est d'abord tenter d'échapper à la confusion. La notion de « tradition » est vague. Elle recouvre une diversité de phénomènes : valeurs transmises, modes de pensée et d'action, pratiques répétitives, usages, coutumes, etc. Il y a donc lieu de revenir aux faits observables dans des collectivités militaires à dimension humaine et de rapporter les activités rituelles

<sup>(2) « ...</sup> il nous faut du soleil pour redorer nos carcasses... » (extrait d'un chant légion, repris dans les unités parachutistes).

ou symboliques observées, aux acteurs (ou aux instances) qui les produisent ou les reproduisent et à leurs statuts sociaux.

La démarche conduit à repérer trois types d'activité relevant de phénomènes traditionnels en milieu militaire. Ces trois catégories d'activités se distinguent par leur degré d'organisation (et de rigidité) ainsi que par le statut des agents qui les initient et les gèrent.

La première catégorie couvre les multiples productions ritualisées qui maillent la vie quotidienne des collectivités militaires : jeux de mots et slogans colportés, textes ésotériques et chansons, graffiti et caricatures, gestes et fantaisies vestimentaires, signes et rites articulant le temps et les espaces du eorps militaire, rites de « libération », etc. Ces créations et ces reproductions sont anonymes et diffuses. Ceux qui les créent et les colportent n'ont pas de statut social défini : leurs comportements originaux, leur faconde ou leur compétence dans certains domaines leur confèrent de l'influence sur leurs proches. Leur bricolage symbolique peut être assimilé au travail du « créatif » en publicité : pour faire mouche et se ritualiser, leur création doit correspondre à une demande sur le marché des signes et répondre à une attente sociale. Ces artisans des traditions produisent plutôt dans le sens d'une eritique de l'ordre militaire, en maniant la dérision des ehefs, l'humour et le sarcasme (« nous sommes commandés par des c..., patience notre tour viendra! »).

Le second type peut être qualifié de « coutumier », dans la mesure ou les activités rituelles sont prises en charge par des agents investis d'un pouvoir coutumier et où les règles et procédurcs d'organisation de ces activités procèdent d'une tradition orale, rarement formalisée dans un texte écrit. Ces agents sont généralement reconnus par l'autorité institutionnelle. Ils sont désignés par le jeu de l'ancienneté ou élus, cooptés par leurs pairs. « Présidents des lieutenants », « présidents des sous-officiers » dans les corps de troupe, membres de « bureaux » assurant la représentation de promotions d'élèves officicrs, etc., ces gestionnaires de traditions agissent généralement dans l'intention de renforcer la cohésion du groupe des pairs (rites d'initiation, rites de table, fêtes et libations périodiques...). Ce faisant, il arrive fréquemment que l'instrument rituel de cette cohésion exprime implicitement ou ouvertement une contestation de la hiérarchie, dans la mesure où ses décisions sont perçues comme des atteintes aux valeurs et intérêts que défend le groupe.

A l'inverse des deux premières catégories d'aetivités rituelles, qui produisent des régulations, libèrent des énergies, instaurent des désordres régénérescents, la troisième catégorie couvre un ensemble de signes, de rites, de rituels et de symboles qui masquent les différences, proclament les valeurs et l'unité du corps militaire tout entier, mettent en scène sa hiérarchie, sacralisent l'autorité. La violence symbolique se veut maximale. Il n'en a pas toujours été ainsi, mais dans la période contemporaine elle s'organise dans des appareils bureaueratiques qui gèrent une vaste liturgie. Il s'agit iei d'une tradition institutionnalisée, rationalisée. Toute une « bureaucratie du rituel », répartie dans des services spécialisés, gère des systèmes protocolaires, fixe les règles cérémonielles, administre les décorations, réglemente la symbolique militaire, met en scène une image hiératique du eorps militaire en organisant eélébrations, prises d'armes, défilés...

## Traditions et société

Il reste à mieux cerner le « pourquoi » de ce langage traditionnel. Quel est son rôle social? Il faut invoquer ici le décapage intellectuel qu'a opéré une anthropologie « critique » sur les images communément admises des sociétés traditionnelles. En France, G. Balandier tente d'introduire depuis de nombreuses années ce regard nouveau sur ces sociétés qui « ne peuvent plus être vues comme des sociétés unanimistes », à consensus mécanique, figées dans le passé. En leur sein s'exprime une « dialectique de la contestation et de la conformité ». Leur « rééquilibrage permanent » résulte d'un double jeu de mécanismes et de procédures : les uns, instaurateurs de conformité, masquent « les coupures et les inégalités » et attestent de l'unité du groupe, les autres assurent le « renouvellement du système social » par la revendication des différences ou « permettent de contrôler, transférer ou expulser » les tensions et conflits engendrés par le sentiment de différence (3). L'analyse est étendue aux systèmes rituels et symboliques des sociétés industrielles, et notamment à leurs rituels médiatiques (4).

Au-delà de ses formes publiques et officielles — souvent les plus rigides et les moins efficaces —, tout système traditionnel comporte des appareils plus discrets qui agissent dans le sens de la différenciation et de la contestation.

Une telle approche propose une autre lecture du fait militaire : une lecture par en dessous. Plaisanteries stéréotypées sur les chefs, légendes colportant les exploits de héros non conformistes, graffiti triviaux, rites d'entrée et de sortie, rites de tables, rituels de rébel-

(4) Cf. Le pouvoir sur scènes, Balland, 1980.

<sup>(3)</sup> Cf. Anthropologiques, Paris, PUF, 1974, p. 173 et s.

lion ou d'inversion, dissidences spatiales (jusqu'à la désertion dont on se demande si elle n'a pas quelques aspects ritualisés dans la légion étrangère), etc., dans les casernes, dans l'intimité des popotes, dans les écoles de formation, des soldats, des cadres, des élèves officiers, expriment symboliquement ce que les eontraintes de l'ordre militaire ou de l'air du temps les empêchent de dire, d'écrire ou de faire ouvertement. L'Armée française, celle qu'ignorent les médias et le grand public, n'est jamais muette.

En 1978, à l'occasion d'une manifestation périodique, « la Sainte Prudence », les élèves de l'école de l'Air tissent une gigantesque toile d'araignée en travers de la place d'Armes; une autre fois, ils se livrent à une course de karting à hauts risques (5). A Saint Cyr, depuis des générations, les « anciens » s'efforcent de maintenir un rituel consistant à éparpiller ou mélanger les effets du paquetage des jeunes recrues : à ceux-ci de s'organiser pour remettre rapidement en ordre le désordre instauré (6). Dans certains régiments, à cent jours de « la quille », on fête le « père Cent ». On adresse aux familles un faire-part humoristique annonçant la mort du « père Cent », personnage gros et laid, affecté de tous les défauts de la vie militaire (7). S'agit-il simplement d'un folklore, de brimades ou de pratiques stéréotypées qu'il est de bon ton de reproduire ? Sans doute, mais dans une conjoncture donnée, de telles pratiques rituelles, selon leur thématique, leur tonalité ou leur intensité, peuvent exprimer un défi ou le refus de la banalisation de l'ordre militaire, une critique véhémente de l'encasernement.

Le cas saint-cyrien est d'une grande richesse pour aborder cette autre lecture des traditions militaires. On peut y parcourir deux siècles de traditions, voir apparaître, disparaître, s'institutionnaliser rites et symboles, y repérer des productions, les conditions sociales et culturelles de leur genèse. On y voit à l'œuvre cette « dialectique de la contestation et de la conformité ». Elle rééquilibre sans cesse le système saint-cyrien. Par elle, se perpétue subversivement un invariant culturel lié à l'univers de la guerre.

## Traditions et symbole

De nos jours, toutes les fanfares de France possèdent à leur répertoire un moreeau de musique militaire bien connu, La Galette.

<sup>(5)</sup> M. Monier, Contribution à une étude des rites et traditions à l'école de l'Air, CERSA, Université de Toulouse, 1, 1980, p. 36.

<sup>(6)</sup> Cf. A. Thiéblemont, Les traditions de contestation à Saint-Cyr, in Ethnologie française, 1979, IX, 1.

<sup>(7)</sup> Cf. M. Bozon, Les conscrits, Paris, Berger-Levrault, 1981, p. 126.

C'est l'hymne de l'école de Saint-Cyr. Sa partition rythme les défilés hiératiques des saint-cyriens. Et le 2 décembre, date anniversaire de la bataille d'Austerlitz, dans toutes les garnisons de France, des officiers et des civils issus de Saint-Cyr se réunissent pour entonner sur cet air connu un étrange cantique. « Noble galette, que ton nom soit immortel en notre histoire... » Il y est question d'une « galette sacrée » dont « nous porterons » le deuil. « Galette sainte... », dont le « nom tout-puissant » évoquera dans l'avenir « notre grand souvenir » et « servira de ralliement » à « cinq cents frères d'armes » lorsque « sur la terre africaine » ils iront périr « pour l'honneur ».

C'est en 1845, qu'un élève, Léon Bouysset, écrit ces paroles. Sur l'ordre du ministre de la guerre, le maréchal Soult, l'uniforme des saints-cyriens est modifié. Dorénavant les élèves porteront uniformément les épaulettes écarlates de grenadier avec franges. Uniformité et sacrilège (8)! En effet, depuis près de vingt aus le port d'épaulettes différentes distinguait les élèves selon leur mérite scolaire. Les premiers du classement, les « élites », portaient l'épaulette à frange de grenadier ou de voltigeur. Quant aux autres, les médiocres, ils se signalaient par le port d'une épaulette sans frange, ronde et plate (contre-épaulette). Ils avaient très vite baptisé cet attribut du terme de « galette ». Ils étaient eux-mêmes des « officiers galettes ».

Cette distinction vestimentaire avait été introduite sous la Restauration dans le cadre d'une réforme de l'enseignement dispensé à Saint-Cyr. L'intention était de rompre avec une conception « empirique » de la formation des officiers. Par le jeu de l'émulation vestimentaire, l'autorité militaire souhaitait donner aux élèves le goût du travail et de l'instruction.

L'Ecole avait été créée par Napoléon dans la guerre et pour la guerre, dans une société où il n'y avait de gloire que militaire. Les jeunes officiers devaient pouvoir s'imposer rapidement aux soldats, dans l'effort physique comme au feu. Cela leur suffisait pour devenir généraux, à condition que la mort les épargne. Mais au début des années 1820, le héros napoléonien n'est plus qu'un marginal dans une France qui s'est civilisée. Le discours des responsables militaires sur l'officier est radicalement autre : l'armée doit participer dans son esprit et dans sa composition à l'état de la société et en posséder les lumières (9). Les élèves officiers doivent recevoir un enseignement en conséquence. En 1985, ce débat est encore actuel.

<sup>(8)</sup> Pour ce qui suit, cf. A. Thiéblemont, Création et mutation d'un symbole : la Galette saint-cyrienne, in Revue historique des Armées, 1980, 1.

<sup>(9)</sup> Cf. E. Titeux, Saint-Cyr et l'école spéciale militaire en France, Paris, Firmin-Didot, 1898, p. 180 et 314.

Or, cette nouvelle conception du métier d'officier est assez étrangère aux « officiers galettes » qui n'ont ni le goût du travail ni celui de l'instruction. Probablement originaires des couches favorisées de la nation, héritiers du don et méprisant la besogne intellectuelle, entrés à Saint-Cyr avec des images de bataille et de gloires napoléoniennes, ils sont décrits par les chroniqueurs comme des élèves à la tenue négligée, fréquemment punis, ayant de l'aplomb et une instruction défectueuse, excellant par contre dans le mamiement des armes (10). Rien ne les incite à modifier leurs comportements, bien au contraire. En effet dans une armée où le travail et l'instruction n'établissent en fait aucun droit à l'avancement, ils ont en modèles la réussite d'anciens sortis de l'Ecole dans un rang médiocre : ceux-ci n'ont pas pâli sur de noirs bouquins et n'en ont pas moins conquis ou obtenu la gloire dans les campagnes africaines ou à la faveur d'appuis puissants (11).

Ainsi autour de « la galette » et des « galettes » va peu à peu s'organiser une symbolique de la gloire promise : symbolique qui a d'autant plus de force qu'elle puise dans le passé napoléonien des éléments culturels que valide le présent et qu'elle alimente sans risque pour l'avenir une contestation de l'autorité en inversant les normes de comportements scolaires imposées.

Vers les années 1830, la galette est devenue un objet de culte. Lors de la période des « bahutages » (initiation), les jeunes devaient « fléchir le genou » devant la « sainte galette » suspendue aux branches d'un arbre (12). Sans doute y avait-il dans ce culte des aspects caricaturaux! Quoi qu'il en soit, la « galette » était un signe d'élection. Ses porteurs jouissaient dans l'école d'un prestige et d'une autorité qui étaient d'autant plus grands qu'ils étaient proches de la queue du classement. Les derniers portaient le titre de « fines galettes » et plus un ancien était « fin », c'est-à-dire en mauvais rang, plus il faisait « autorité en matière litigieuse » (13).

En 1845, dans un tel contexte, on imagine l'accueil que les « galettes », et notamment les plus « fins » d'entre eux, réserveront à la décision d'uniformiser le port des épaulettes. En supprimant la « galette », le commandement supprimait l'insigne de leur pouvoir. On conçoit dans quel état d'esprit Léon Bouysset écrira, peut-être

<sup>(10)</sup> L'analyse développée ici s'appuie notamment sur E. Titeux, ibid., et G. Virenque, L'album d'un saint-cyrien, Paris, Plon, 1896.
(11) Cf. E. Titeux, op. cit., p. 332 et 407.

<sup>(12)</sup> Cf. M. Camus, Histoire des saint-cyriens, Lunéville, Impr. Paradis, 1980, p. 100 à 105.

<sup>(13)</sup> G. Virenque, op. cit., p. 12.

106 André Thiéblemont

non sans humour, cet adieu à la « galette sainte ». Ce chant de réaction procède d'une logique sacrificielle : en réparation au sacrilège, il s'agit de perpétuer le souvenir des « galettes » et d'immortaliser l'insigne d'un officier non conforme aux normes de l'institution.

On faillit bien y parvenir! Car cet adieu à la « galette », glorificateur d'une contestation par inversion, va s'imposer aux futures promotions grâce aux pouvoirs des « galettes ». En se propageant, il deviendra chant d'union de tous les saint-cyriens, puis « hymne » officiel de l'Ecole à la fin du siècle. Mais, devenue hymne, la « Galette » prendra une majuscule et deviendra l'instrument de glorification de l'institution. Et, du même coup, son sens radical (ses racines) seront perdues. Toute trace des héros fondateurs va être évacuée de la nouvelle symbolique.

A la fin du siècle, les traditions sont organisées par un « conseil des fines » dont les membres disposent d'un pouvoir coutumier reconnu par le commandement. Ce conseil est composé des derniers du classement. Il est coprésidé par deux personnages, le « major de queue » et le « père système » : celui-ci est l'élève ayant franchi l'enceinte de l'Ecole le premier de sa promotion, parce que dernier au classement d'entrée! L'inversion du classement s'est ritualisée. Mais une rupture sémantique est en voie de se produire entre « fine » et « galette ». L'association entre les deux termes va disparaître de la mémoire saint-cyrienne (14). Vers 1890, apparaît un poème anonyme à la gloire des « fines ». Ces personnages y sont dépeints comme des cyrards « joyeux et pleins d'entrain » qui « terminent la liste du classement ». L'auteur s'interroge : «Pourquoi les appelle-t-on ainsi? Nul ne l'a jamais dit. C'est qu'avec eux tout se termine, tout se finit. « Par la suite, il ne sera plus jamais question des « fines galettes » dans le langage saint-cyrien. Progressivement tout s'est passé comme s'il était impensable que les « fines », derniers du classement, soient « galettes », c'est-à-dire « qualificatifs » d'une symbolique glorifiant l'institution.

Ce cas des « galettes » est exemplaire. Il présente une structuration progressive de rites diffus en un système coutumier et, incidemment, l'appropriation d'une symbolique par le pouvoir institutionnel. On y observe les jeux combinés du social et du eulturel : la référence à un modèle d'officier alimente à bon compte la cohésion des pairs et la contestation d'un certain ordre militaire.

<sup>(14)</sup> Jusqu'en 1979 on ne trouve nulle mention des « galettes » ou des « fines galettes » dans les recueils de traditions distribués aux élèves. Un recueil édité en 1979 fait état des « Fines galettes », « les plus paresseux et les plus ignorants ». Mais aucune annotation ne permet d'imaginer le rôle des « galettes » dans la création du symbole.

#### Traditions et modernités

Un siècle plus tard les « fines » sévissent encore à Saint-Cyr, mais leurs activités ont pris une autre dimension.

Février 19.. à Saint-Cyr Coëtquidan. Il est 7 heures du matin. L'officier de garde alcrte le général. « ... C'est le "demi-tour" mon général... La promotion a quitté l'Eeole vers 5 heures... » Le capitaine F. pénètre dans son bureau : mobiliers, panneaux muraux inversés, sens dessus dessous, le local transformé en studio de télévision avec des équipements provenant manifestement de FR3 Bretagne! Cet officier était surnommé par ses élèves « Métro gold drill meilleur ». Un autre officier découvre son bureau dans le même état... mais un tapis de peaux de bananes recouvre le sol. Ailleurs c'est un bateau à voile qui est reconstitué. A chacun de décoder ces décors. Partout dans le camp le sens des mobiliers est inversé, des décors sont installés qui expriment symboliquement une earicature des chefs. Inversion des objets, inversion des rôles, dans la nuit les élèves ont jugé les maîtres. A l'aube ils ont quitté l'espace cantonné pour monter quelque canular dans la province bretonne.

Chaque année l'« inversion » ou le « demi-tour » s'abat ainsi sur l'Ecole. Une autre année, c'est l'inversion des équipements routiers environnant le camp de Coëtquidan qui est organisée. La mise en place nocturne de déviations convergeant vers l'Ecole créera au matin un embouteillage monstre. Caricature des « portes ouvertes »! La légende raconte que des transporteurs y perdront leur cargaison de primeurs. La caisse de la promotion dut dédommager les assureurs.

Dans un autre contexte, c'est l'enseignement non militaire, « la pompe » (techniques du management, gestion, etc., pour les littéraires ou, électronique, résistances des matériaux, etc., pour les scientifiques), qui est rituellement mis en cause : simulacre d'attaque des bâtiments de « la pompe », opération de « dératisation » de ces bâtiments, enterrement de « la pompe », accompagné de la publication d'un faire-part dans Le Figaro annonçant le décès de Mme A. Bosse-Lapompe...

De telles manifestations nécessitent une organisation assez sophistiquée. Rien n'est écrit. Tout s'organise oralement et dans le secret sous l'impulsion d'un bureau de promotion, « le Grand Carré », présidé par « le père Système ». Ce bureau est relayé dans les compagnies et dans les sections par les « fines ».

Les membres du « Grand Carré » et les « fines » sont élus par leurs pairs. Ils n'ont pas les comportements scolaires des « galettes ». Ils se situent plutôt dans la première moitié du classement. Mais, comme les « galettes », ils rêvent d'épopée. A la sortie de l'Ecole, quand leur classement le leur permet, ils choisissent de préférence des armes combattantes (infanterie pour pouvoir accéder à la légion ou aux paras, arme blindée, troupes de marine), celles où ils pensent trouver de l'aventure et de l'exotisme, des contacts humains, un minimum de pesanteurs administratives (15).

En un siècle l'armée de Terre a changé. Elle s'est diversifiée. Le classement de sortie de Saint-Cyr est devenu déterminant pour la carrière. Etre en queue de classement n'est plus très confortable : c'est se donner le maximum de chances d'être accueilli dans les armes déshéritées de la non-épopée (le matériel, les transmission, le train...). De plus, dans une institution qui ne cesse d'étendre ses moyens de contrôle social, les « fines » et leurs mandataires ont de moins en moins la possibilité d'avouer leurs critiques de la rationalité adulte. Ils invoquent alors « la tradition » pour dire et faire rituellement ce que l'air du temps leur interdit de dire et de faire ouvertement. C'est le phénomène de « la langue de bois »! A Saint-Cyr il y a maintenant consensus sur « le respect de la tradition ». C'est au niveau des contenus que cette expression recouvre et des pratiques qu'elle légitime qu'il y a débat (16).

Au siècle dernier les « galettes » utilisaient des modèles de héros passés et présents pour porter une contestation ouverte. Leurs comportements ritualisés ont été à l'origine d'une tradition. Cette tradition s'est progressivement objectivée. La notion s'est sacralisée. Depuis les années 1960, dans un contexte historique « posthéroïque » assez semblable à celui des années 1820 (une armée de Terre, coupable d'avoir torturé les peuples colonisés, mal à son aise dans la non-guerre opère son aggiornemento), ressurgit le vieux débat. Deux visions de la modernité s'opposent : celle des adultes qui se veulent plus gestionnaires que héros et celle d'élèves turbulents qui rêvent d'exploits. Chacun légitime l'extension ou la défense de son champ d'action en invoquant « la tradition ».

Les adultes font appel à la tradition pour présenter à l'extérieur une image stéréotypée de l'Ecole, pour étendre leur contrôle sur les élèves. Ils s'approprient la fête saint-cyrienne : le « Triomphe », la célébration de l'anniversaire d'Austerlitz le 2 décembre, naguère fêtes joyeuses organisées par les élèves à des fins internes, sont devenues de grandioses spectacles organisés à la seule intention du publie.

<sup>(15)</sup> D'après notre enquête, Etude d'une élite à Saint-Cyr, non publiée.

<sup>(16)</sup> Cf. A. Thiéblemont, Tradition et pouvoir : les discours saint-cyriens sur la tradition, in Cahiers internationaux de sociologie, vol. LXIV, 1978.

Depuis quelques années le commandement de l'Ecole étend son emprise sur le « Grand Carré ». Il contrôle son élection, exige une planification des « babutages » (épreuves initiatiques), une prévision des activités non programmées!

Face à cette volonté de programmer l'irrationnel et de cantonner leurs activités, le « Grand Carré » et les « fines » réagissaient jusqu'à présent en innovant : « la tradition » était le prétexte de cette innovation perturbatriee.

Ainsi du « demi-tour » évoqué précédemment. Son ampleur est récente. Vers les années 1960, il s'agissait d'un simple rite d'inversion plus ou moins carnavalesque : on se déguisait, on inversait quelques objets, le dernier de la section en prenait le commandement. Vers la fin de l'année scolaire une coutume très ancienne autorisait les anciens à représenter la vie de l'Ecole dans des saynètes jouées devant les officiers et leur famille. Les élèves n'étaient pas tendres et certains excès entraînèrent la suppression de ces « thurnes voraces ». Au début des années 1970 apparut une nouvelle forme de « demi-tour », celle déjà décrite : la caricature des chefs y était systématiquement introduite sur un mode inédit (17).

En 1971 se produisit un incident exemplaire. Le général commandant l'Ecole décida brutalement de raccourcir la durée des « bahutages », une « tradition artificielle » et perturbatrice, en avançant au début du mois de novembre la « remise des casoars » aux jeunes. Cette cérémonie intime était l'apanage des anciens. Se voulant les « dépositaires des traditions », ils soumettaient les néophytes aux épreuves des « bahutages » durant quelques semaines. Et dans la nuit, à la veille de l'anniversaire d'Austerlitz, ils déposaient le plumet rouge et blanc sur le shako des « bazards », consacrant ainsi leur intégration à la famille saint-cyrienne. Il en était ainsi depuis une cinquantaine d'années. Mais l'association entre ces deux éléments symboliques, entre Austerhtz, son soleil de gloire et ce geste agrégateur, était devenue mythique. Il en avait été ainsi de tout temps. La décision du général touchait au sacré. Après de longs débats, les anciens s'inchnèrent. Mais vingt-quatre heures après la cérémonie, ils désertaient collectivement l'Ecole pour quelques heures (18).

De cette époque date le secret apporté à l'organisation de certaines manifestations. On observe par la suite une ritualisation de cette évasion hors de l'espace institutionnel. Les destinations sont diverses : l'Ecole navale, la tombe de Turenne de l'autre côté du

<sup>(17)</sup> Cf. Les traditions de contestation à Saint-Cyr, op. cit.

<sup>(18)</sup> Cf. ibid.

Rhin. Une promotion tenta de relever la garde au palais de Buckingham. Elle échoua. A la fin des années 1970, la plupart des saint-cyriens paraissaient ignorer l'origine de ces fugues. « Les anciens l'ont fait l'an passé... c'est tradi! »

Une rupture s'est produite en 1985 dans cette dialectique des rituels saint-cyriens. « La Tradition » semble avoir rendu muet le système coutumier. Une n-ième réforme de l'enseignement a allongé d'un an le temps de formation des saint-cyriens. La promotion d'anciens, perturbée par le changement, n'a organisé aucune activité « hors norme ». Le « demi-tour » n'a pas eu lieu. Vu de l'extérieur, le champs clos saint-cyrien paraît entièrement contrôlé par l'institution. Reste à se demander ce qui se passe en 1986 dans le secret des alcôves ou des nuits saint-cyriennes. Quelques graffiti esquissent déjà une résistance. L'un d'eux est significatif : « — t+T= une belle vitrine à voir de loin. »

Le cas saint-cyrien n'est pas anecdotique. Il a une portée générale. On y lit à la loupe le passé présent d'une armée qui depuis deux siècles n'a cessé d'étendre ses organisations dans la tension entre deux visions de son devenir : à une vision aristocratique, se référant à des systèmes coutumiers, privilégiant la prouesse, l'oralité et la personnalisation des rapports, hostile à la sédentarité (de Kléber à Bigeard en passant par les héros des épopées sahariennes et coloniales), s'oppose une vision rationaliste, « doctrinaire et hiérarchique », se référant à des codifications juridiques, privilégiant l'écrit et l'anonymat des rapports (19). Ce n'est pas un débat entre le présent et le passé. C'est l'ancestral débat prométhéen, l'anti-modernité contre la modernité, la Gemeinschaft contre la Gesellschaft (20).

Dans le temps présent, celui de la non-guerre ou de la guerre évacuée dans les étoiles, celui de la violence masquée et du culte des majorités, les technocrates militaires ne cessent de cantonner juridiquement et symboliquement les espaces coutumiers et dangereux qui menacent l'image aseptisée d'un nouvel ordre militaire, puissant et convivial, sans histoires. Et comme l'Armée ne serait pas l'Armée sans ses valeurs aristocratiques, on s'y réfère en les conjuguant au passé, en les muséifiant, en en castrant les racines. On les mass-médiatise par un travail bureaucratique de manipulation des symboles. La prouesse saint-cyrienne, encadrée, devenue spectacle,

<sup>(19)</sup> Sur cette opposition, cf. J.-R. Pitts, Continuité et changement au sein de la France bourgeoise, in *A la recherche de la France*, Paris, Ed. du Seuil, 1963. (20) Cf. R. Bastide, Essai sur la modernité et l'anti-modernité, in *Le sacré sauvage*, Paris, Payot, 1975.

comme vidée de sa substance, ne soulèvera plus aucune vague. Elle est « image de marque » et « fétiche » (21).

Mais le temps présent est déjà le temps passé. Car depuis Beyrouth les saint-cyriens savent qu'à nouveau ils peuvent mourir au feu. Voilà que sous le masque de la paix et de l'« interposition » ressurgit l'horizon guerrier. Des voiles se déchirent : le plafond nucléaire n'a pas vaincu la guerre ct, au sol, les violences périphériques touchent de plus en plus aux intérêts vitaux du pays. Dans la société civile, à la rencontre de laquelle ne cesse de courir depuis deux siècles le rationalisme militaire, dans cette société qui s'épanouit dans sa crise, les hommes de risque et d'exploit commencent à faire recette. Quelques majorités réclament du héros. L'armée ne va-t-elle pas devoir à nouveau disposer d'hommes de risque et d'exploit pour remplir cette fonction de sacrifice et de maîtrise de la violence qui a fondé son histoire et pourrait à nouveau légitimer son présent? Elle n'en manquera pas. Mais l'aristocratie de la prouesse ne se constitue pas dans la conformité. Il lui faut s'opposer. Laissons vivre des traditions discrètes et agir cette vieille dialectique de la contestation et de la conformité. Déjà à Saint-Cyr, les héritiers des « galettes » préparent l'avenir en bricolant symboliquement leur actualité avec des fragments du passé.

## Bibliographie

TRADITION ET MODERNITÉ - ANTHROPOLOGIE DE L'ACTUEL :

- G. Balandier, Sens et puissance, PUF, 1971.
- Anthropologie politique, PUF, 1967.
- Anthropo-logiques, PUF, 1974.
- Le pouvoir sur scènes, Balland, 1980.
- J. Baudrillard, Pour une critique de l'économie politique du signe, Gallimard, 1976.
- R. Bastide, Le sacré sauvage, Payot, 1975.
- M. Eliade, Images et symboles, Gallimard, 1979.
- E. Leach, L'unité de l'homme, Gallimard, NRF, 1980.
- G. Ribeill, Tensions et mutations sociales, PUF, 1974.
- C. Rivière, L'analyse dynamique en sociologie, PUF, 1978.
- V.-W. Turner, Les tambours d'affliction, Gallimard, NRF, 1972.
- J.-R. Pitts, Continuité et changement au sein de la France bourgeoise, in A la recherche de la France, Ed. du Seuil, 1963.
- (21) Certains concepts et formules sont ici empruntés à J. Baudrillard, Pour une critique de l'économie du signe, Paris, Gallimard, « Tel », 1976.

#### ARMÉE, DOCTRINES ET TRADITION:

- R. Baudoin, M. Stack, S. Vignemont, Armée-Nation: le rendez-vous manqué, PUF, 1975.
- A. Ehrenberg, Le corps militaire, politique et pédagogie en démocratie, Aubier, 1983.
- M. Bozon, Les conscrits, Berger-Levrault, 1981.
- R. Girardet, La crise militaire française (1945-1962), A. Colin, 1964.
- W. Serman, Les officiers français dans la nation (1848-1914), Aubier, 1982.
- P. Virilio, L'insécurité du territoire, Stock, 1976.
- A. Thiéblemont, Cantonnement militaire et militaires cantonnés, in Recherches sociologiques, Université catholique de Louvain, 1985.
- Les militaires sous le regard ethnologique, in Revue de Défense nationale, juin 1983.

### TRADITIONS DANS LES ÉCOLES MILITAIRES:

- M. Monier, Contribution à une étude des rites et traditions à l'école de l'Air, CERSA, Toulouse, 1980.
- L. de Saint-Fegor, La vie à Saint-Maixent, Lavauzelle.
- A. Thiéblemont, cf. articles cités dans le texte.
- E. Titcux, Saint-Cyr et l'école spéciale militaire en France, Firmin-Didot, 1898.
- G. Virenque, L'album d'un saint-cyrien, Plon, 1896.

RÉSUMÉ. — Le présent des armées est celui de la violence évacuée dans les spots et dans la dissuasion. On gère l'image plutôt qu'on ne livre bataille. Mais le présent est déjà le passé. Voici revenir le temps des héros. Des soldats peuvent à nouveau mourir pour la France.

A Saint-Cyr ce débat entre des cadets rêvant de prouesses et des aînés plus gestionnaires que héros est séculaire. Il s'exprime dans un langage symbolique, celui des traditions. Son décodage donne accès à une « dialectique de la contestation et de la conformité » qui oppose les cadets aux aînés, la coutume à la bureaucratie, l' « aristocratie » de la prouesse au rationalisme doctrinaire.

Le cas saint-cyrien est de portée générale. Les militaires ne sont pas muets. Ils jouent sans cesse de leurs traditions et du langage symbolique qu'elles leur procurent, pour imposer leur conformité ou exprimer des différences, des contestations, que l'air du temps leur interdit d'avouer.